

Introduction

Les battements de la contemporanéité¹.

Échos des présences et oscillations des absences

Alain Mons

Au départ, la question était celle de la crise de la présence sous toutes ses formes dans une société hypermoderne, surmédiatique, programmatique, mondialisée, urbanisée, esthétisée, massivement individualiste, se produisant dans une transition très incertaine. Et le déroulement des événements et des expériences sensibles nous a fait obliquer vers ce qu'on pourrait nommer les « battements existentiels » qui caractériseraient l'expérience du contemporain dans ses aléas.

Praesentia : le fait d'être dans le lieu d'où on parle, d'être dans le monde, et dans un corps à corps avec les autres, renvoyant à une dimension existentielle d'un ici et maintenant. Or, ce qui apparaît clairement, ce sont de plus en plus des modes de vie et de communication traversés par des mouvements contradictoires, des oscillations entre l'ici et l'ailleurs, l'intérieur et l'extérieur, la présence et l'absence, le territoire et la déterritorialisation, la réalité et le virtuel. Tout ceci occasionne de nouvelles géographies vécues, sensibles, et des temporalités juxtaposées.

Nos subjectivités sont travaillées par des accélérations, des palpitations, des remous, des désordres, par des intermittences ou des creux. Or, Édouard Glissant parle d'une « pensée archipelique », comme « pensée de l'essai, de la tentation intuitive, qu'on pourrait apposer à des pensées continentales, qui seraient avant tout de système² », puisqu'il ne s'agit pas d'opposer le rationnel et le sensible, mais de les apposer. Une telle juxtaposition fluide ressort manifestement de l'ensemble des textes publiés ici qui sont parfois différents dans leur teneur.

1. Cet ouvrage collectif fait résonnance avec un séminaire de recherche qui s'est tenu durant trois ans, intitulé *Modes de présence à l'ère contemporaine* (2016-2018), sous la direction d'Alain Mons, dans le cadre du laboratoire MICA et de l'axe IDEM, à la Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine/Université Bordeaux Montaigne.

2. Édouard Glissant, *Philosophie de la relation*, Paris, Gallimard, p. 45.

Ainsi ce livre est-il distribué en trois parties constituant le spectre d'un procès d'altération et d'altérité, des passages incessants entre des présences et des absences, et caractérisant une contemporanéité incertaine : *Scènes*, *Errances* et *Spirales*.

En effet, des scénographies permanentes (non pas seulement le spectacle de la société) sont produites où les modes de la présence humaine sont en jeu de façon multiple. Cependant, la scène ou le théâtre du social tel que Erwin Goffman³ l'avait analysé n'est plus très stable, puisqu'elle est traversée par des flux incessants qui sont ceux d'une Errance mondialisée, médiatique, voyageuse, nous sommes toujours ici et ailleurs comme on pourra le voir avec nombre d'auteurs convoqués. Cela aboutit à la formation et au sentiment d'une Spirale traduisant les métamorphoses en cours. La spirale est comme une circonvolution, faite d'enroulements, telle une fumée de cigarette. Elle dessine les volutes de la métamorphose, comme la définit Emanuele Coccia : « [...] l'adhésion et la coïncidence avec un corps autre – le corps d'un autre que nous adoptons, que nous apprivoisons petit à petit⁴. » Ainsi, le destin de tous les êtres et de toutes choses est-il de devenir le corps d'une autre espèce dans un mouvement spiralé. Le cœur de cette spirale métamorphique est tantôt la présence des absences, les présences spectrales donc, tantôt une présence imprévisible ou immanente, intraitable. Toutes problématiques qu'abordent les textes réunis ici qui travaillent les champs culturels et sensibles des arts visuels et scénographiques, de la ville et des espaces publics, des phénomènes sociétaux du numérique et de la communication liée aux technologies.

En effet, des scènes spontanées, sporadiques ou fabriquées, des co-présences ou des co-absences, se constituent à travers des expériences urbaines, des spatialités esthétiques, des hybridités médiatiques, des dispositifs de réalité virtuelle, ou des installations artistiques, des moments de théâtre (François Laplantine, Michaël Dion, Fabio La Rocca, Jacques Ibanez Bueno, Philippe Woloszyn). Comme en contrepoint des Errances à travers des regards, des corps, des sensations se produisent *in absentia* ou *in praesentia*, selon les moments, avec la photographie, la vidéo, les réseaux numériques, la ville, ou la peinture, le dessin (Valérie Cavallo, Aurélie Chêne, Catherine Gfeller, Sandra Lemeilleur, Marianne Celka). Enfin des Spirales ou figures du tourbillon, nous entraînent dans les profondeurs des traces et des éclipses, la superposition filmique d'un passé insulaire, les danses de l'art contemporain dans son rapport à l'aléatoire, la localisation photographique paradoxale de ladite contemporanéité (Alain Mons, Anne Philippe,

3. Erwin Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, t. I, Paris, Éditions de Minuit, 1973.

4. Emanuele Coccia, *Métamorphoses*, Paris, Rivages, 2020, p. 54.

Sandrine Saiah, François Soulages). Néanmoins toute typologie est arbitraire, chaque auteur pourrait être dans l'une ou l'autre sphère, de par sa transdisciplinarité ; certains sont esthéticiens, philosophes, artistes, sociologues, géographes, technologues, écrivains. Par le thème proposé, j'ai désiré cette pluralité de points de vue et d'écritures, cependant tous les auteurs à mes yeux participent à leur manière à ce que j'appellerai une « anthropoétique du contemporain », pour revenir à notre propos initial sur la pensée archipélique.

L'articulation entre ces trois parties, scènes, errances, spirales, constitue la charpente signifiante pour une approche d'un phénomène anthropologique ; celui d'un rapport mutant entre la présence et l'absence caractérisant l'ère contemporaine, et qui semble névralgique dans les arts contemporains, l'expérience urbaine multiple, les pratiques numériques vertigineuses, comme on le comprendra à travers dans les textes présentés ici.

Il faut noter que le terme de « contemporain » indique une expérience complexe et paradoxale, il reste fluctuant. N'est-il pas à situer du côté d'une émergence de l'inopiné, des phénomènes inédits, des événements de l'imprévu, de l'instable, de ce qui est l'insaisissable ? Un chaos potentiel, selon nos catégories conceptuelles, est envisagé dans une époque de l'extrême, le temps des ruptures et des accidents propres à l'inattendu. Bien des événements actuels vont en ce sens, qu'ils soient à court ou long terme : pandémie, crise environnementale, folie meurtrière, terrorisme, cataclysme, découvertes scientifiques ou sociétales... Mais le contemporain *a contrario* ne peut-il pas signifier une manifestation de l'intempestif tel que l'envisage le philosophe Giorgio Agamben ? Puisque la contemporanéité est une relation singulière au temps : « Elle est très précisément la relation au temps qui adhère à lui par le déphasage et l'anachronisme⁵. » Définition paradoxale intégrant un retour anachronique, celui de l'écart produit par une rencontre secrète entre l'actuel et l'archaïque, la modernité et le primitif, un *continuum* inconscient, le temps des revenants. Dans notre époque contemporaine ne sommes-nous pas continuellement déphasés, décalés, puisque viennent se télescoper toutes les temporalités sans que nous y comprenions vraiment quelque chose, comme dans un rêve ou un cauchemar ? Sans doute est-ce une telle ambivalence, dédoublement entre la rupture, l'incertitude, et la persistance des choses, le continuum, qui serait à l'œuvre dans notre temps en nous déconcertant ?

Des battements existentiels se déploient dans nos rapports à des environnements sensibles variés. Il faut entendre les battements dans leur polysémie : les mouvements de ce qui bat en nous comme les pulsations du cœur, la dimension

5. Giorgio Agamben, « Qu'est-ce que le contemporain ? », dans Giorgio Agamben, *Nudités*, Paris, Payot, « Poches », 2012, p. 21.

biologique et vitale donc, les heurts, les martèlements renvoyant à la violence du monde. Mais aussi plus sourdement, il y a des frémissements, des bruissements, des fluctuations subtiles, des palpitations, des intervalles ou interstices, qu'il s'agit de capter. Le contemporain dont nous parlons possède toutes ces dimensions de façon inextricable ; il en va du vital, de la politique, des affects, de l'existentiel, de la création. Le travail de l'hétérologie, dont nous entretenons Rosalind Krauss à propos des arts, de l'informe, et de leur « destin⁶ », se constitue comme un court-circuit de tous les aspects du temps et de l'espace.

Dans l'ouvrage présenté, cette hétérologie propre au contemporain, telle que nous l'avons définie à travers nos trois axes, est repérable dans des textes portant sur tous les phénomènes épars qui pointent le fait que la communication est composée d'absence et de présence, que nous circulons entre les strates hypersensibles du perçu, de l'aperçu, de l'imperceptible, ou de l'aperception, par rapport à nos environnements contemporains multiples. Nos affects sont en jeu dans les conditions d'apparition et de disparition des êtres et des choses, où il s'agit de « prendre place » individuellement et collectivement (le procès d'individuation).

On ne peut que constater la difficulté que les contemporains ont à être dans une présence durable, une attention à ce qui dure, dans une époque de navigation incessante, de zapping, de mobilité virtuelle ou réelle, d'éclatement des liens sociaux ou électifs, où les affects volent en éclats⁷. Il n'y a qu'à constater le nombre de regards rivés à leurs écrans nomades dans un transport, dans une rue, sur une place, dans un café, ou chez soi simplement, n'importe où en fait. N'y va-t-il pas d'une surreprésentation médiatique à travers la vitesse des images, nous entraînant vers un « instantanéisme » ou plutôt un « simultanésisme » des situations (Paul Virilio), ébréchant toute présence réelle des êtres et des choses ? La question cruciale de l'instable traverse en effet toutes les strates environnementales, communicationnelles, affectives, esthétiques, politiques, économiques, et sociales. À l'évidence notre monde est tragique en dévoilant une série de crises graves selon plusieurs prismes.

Les problématiques de l'attention, de la liberté intellectuelle, du désir, et de la contemplation, de la sincérité, se reposent puissamment dans le contexte

6. Rosalind Krauss, « Le destin de l'informe », dans *L'Informe, mode d'emploi*, catalogue d'exposition, Paris, éditions Centre Georges-Pompidou, 1996. L'autrice, à partir de la pensée de Georges Bataille, et des artistes modernes qu'elle apprécie, écrit p. 235 : « La souveraineté et le sacré constituent donc aussi les formes inassimilables de l'hétérologie que les formes homogènes de l'équivalence et de la représentation doivent nécessairement engendrer. » Notons qu'une partie de cette fameuse exposition s'intitulait « Battement ».

7. À ce sujet, voir Matthew B. Cawford, *Contact (Pourquoi nous avons perdu le monde et comment le retrouver)*, Paris, La Découverte, 2016.

d'une idéologie triomphante de l'autonomie du sujet, des « égosphères » de la modernité. Les vraies questions sont celles qui nous déstabilisent, qui nous tourmentent, comme le suggère Paul Valéry⁸.

Cependant, hormis cette conjoncture, il n'y a jamais eu de présence sans absence. *Absentia* qui veut dire l'« exil ». Nous faisons l'expérience de l'instable dans la sidération des événements contemporains successifs, dans une sorte de tremblement de terre. Certaines créations d'images, artistiques, musicales, performances, installations, design et politiques, ou sociétales, l'expriment, et proposent de renouer avec des présences fort paradoxales, car intégrant des spectres. Notamment à travers des « habituations » nouvelles, des « scénographies » au sens large où il s'agit de retrouver l'épaisseur d'un corps qui ne soit pas qu'une surface, mais plutôt une surface profonde révélant une étendue du temps qui passe.

Peut-être d'autres formes de présence naissent-elles à travers les communications des machines abstraites et les écrans ? Nous sommes « ici et ailleurs », avec les déplacements de toutes sortes, physiques et mentaux, les voyages réels ou virtuels. Et les déterritorialisations induisent par contrecoup des reterritorialisations des flux, avec la nécessité de se recentrer, se retrouver physiquement ensemble dans un lieu concret, charnel, un espace public matérialisé, où les corps se côtoient (places, travail, loisirs, événements culturels, marches, bars) ou privé, intime (appartements, maisons, conjugalité, familles, relations amoureuses, amitiés, solitudes, multiplicités), afin d'opérer un acte de présence complexe, puisqu'on peut « être là et ailleurs » selon une latéralité cognitive du temps et de l'espace. Pourrions-nous parler parfois de présences absentes ?

Présence/absence : dans ce battement il y a un art de faire, au sens de la quotidienneté (Michel de Certeau), qui serait d'accepter de se perdre un peu pour mieux se retrouver. Non pas de rester dans une volonté de maîtrise inculquée, de contrôle de soi favorisé par un « lâcher-prise » instrumentalisé, standardisé, comme les préconisent les idéologies du « développement personnel », aboutissant à une forme de totalitarisme plus ou moins soft caractérisant des sociétés de contrôle. *A contrario*, les manières d'être au monde, à travers un abandon créatif, passent par ce qui se défait et se refait, par l'accès à une connaissance aléatoire intégrant l'absence à soi-même dans une certaine limite. La question du regard est corollaire à ce savoir associatif et dissociatif ;

8. Paul Valéry, *Mauvaises pensées*, Paris, Payot Rivages, « Poche », 2016, il note p. 28 : « Les vrais problèmes des philosophes sont ceux qui tourmentent et gênent la vie. Ce qui ne veut pas dire qu'ils ne soient pas absurdes. Mais au moins naissent-ils de la vie et sont-ils vrais comme des sensations. » On reconnaît le style fragmentaire souvent caustique et subtil de cet écrivain essayiste.

il n'est pas qu'une observation, puisqu'opérant des déplacements incessants ou au contraire des arrêts d'ordre contemplatif. La recherche devient alors corporelle, sensible, mais pas moins pensive, conceptuelle.

Sans nul doute il peut y avoir parfois, une présence pure du temps et des formes, un événement imprévu ou insensé qui s'impose à nous et nous bouleverse. Mais de façon générale la présence se déploie dans toute son opacité comme le pense François Jullien⁹, renvoyant à des temporalités antérieures ou potentielles à l'instant même d'une interaction. Au présentisme et au simultanéisme forcés de la culture techno-politique, on peut opposer l'étrangeté de la présence humaine, animale, ou de la nature, en ses fissures, ses surimpressions, convoquant les histoires, les imaginaires, les fantômes, les profondeurs subjectives, les couches tectoniques du temps et du vivant. On peut parler aussi des inter-présences dans la société, à la façon des intersubjectivités. Il s'agit de penser la compénétration des dimensions comme le disait Walter Benjamin¹⁰ : dehors-dedans, réel-imaginaire, pensée-sensibilité.

Ne s'agit-il pas de prendre en compte une réappropriation de la production processuelle du monde comme le dit Félix Guattari¹¹, en reconstruisant des sensibilités créatives en corrélation avec une problématique d'une responsabilité éthique radicale ? Autrement dit, nous nous rapprochons d'un paradigme éthico-esthétique en recomposant une corporéité existentielle des présences absences.

Le poète portugais Nuno Judice écrit :

*Ceux qui aiment la terre obscure
En été, ne savent pas que
la vie dure, lorsque
en cette terre, reste mûr
le fruit qui ne perdure
que sur le sol sec de la figure¹².*

Des échos de ce qui est présent sur cette terre et des disparitions dans le passage du temps, seul le poétique dans son élargissement en restitue la

9. François Jullien, *Près d'elle. Présence opaque, présence intime*, Paris, Galilée, 2016. L'auteur écrit p. 17 : « De fait, que la présence, dès lors qu'elle est donnée, ancrée, stabilisée, commence à se dérober, c'est-à-dire qu'elle s'opacifie. »

10. Walter Benjamin, *Images de pensée*, Paris, Christian Bourgois éditeur, 1998, p. 7-25.

11. Félix Guattari, « Chapitre 1 », dans Félix Guattari, *Chaosmose*, Paris, Galilée, 1992 : « De la production de la subjectivité » ; l'auteur écrit p. 19 : « On crée de nouvelles modalités de subjectivité au même titre qu'un plasticien crée de nouvelles formes à partir de la palette dont il dispose. »

12. Nuno Judice, *Un chant dans l'épaisseur du temps*, Paris, Gallimard, « Poésie », 1994, p. 227.

vibration continue. Ne devons-nous pas intégrer pleinement dans la recherche ces battements fondamentaux et émergents qui tendent vers l'inséparation des domaines, selon une transdisciplinarité ou plutôt une indisciplinisme ? Il nous faudrait concentrer notre attention sur l'événement et le tragique, et être du côté des soubassements d'une créativité sans déterminisme.